

## L'Action française et les Amérindiens de la bataille du Long-Sault

Patrice Groulx

Volume 17, numéro 1, 1995

Amérindiens  
Amerindians

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087459ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/1087459ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)  
1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Groulx, P. (1995). *L'Action française et les Amérindiens de la bataille du Long-Sault*. *Ethnologies*, 17(1), 31–42. <https://doi.org/10.7202/1087459ar>

Résumé de l'article

Au tournant des années 1920, la revue *L'Action française* a largement contribué à l'élaboration du discours commémoratif sur la bataille du Long-Sault, laquelle a opposé dix-sept Français et une quarantaine de Hurons et d'Algonquins à plusieurs centaines d'Iroquois en 1660. Cet article retrace le recyclage commémoratif des Amérindiens présents dans la bataille. Pour les collaborateurs de *L'Action française*, l'ennemi véritable n'est pas tant l'Amérindien que les menaces contemporaines qu'il symbolise: l'industrialisation, l'urbanisation, la déchristianisation, le féminisme, le syndicalisme, bref, l'assimilation des Canadiens-français. Ils ont ainsi consolidé une figure qui structure la compréhension de nos rapports passés et présents avec les Amérindiens réels.

# L'ACTION FRANÇAISE ET LES AMÉRINDIENS DE LA BATAILLE DU LONG-SAULT

Patrice GROULX  
CÉLAT et Département d'histoire  
Université Laval

*Pour sauver une ville, encore sans histoire,  
Des fourbes Iroquois, ces sinistres démons  
En mystère venus de la plaine et des monts,  
Ils moururent; leur sang nous conquiert la victoire!  
Nous suivrons votre exemple, ô nobles précurseurs,  
Volontaires martyrs et virils défenseurs!  
Des siècles ont passé, mais non la barbarie<sup>1</sup>.*

La fête de Dollard, à la fin de mai, n'évoque plus guère que le souvenir d'un obscur héros de la Nouvelle-France, dont le nom concurrence celui de la reine Victoria sur les calendriers et prête immanquablement à un subtil argument de vente<sup>2</sup>. La mémoire de la bataille du Long-Sault, qui est à l'origine de la renommée de Dollard, est presque morte. Quant au fait que Dollard ait été accompagné, dans son aventure contre les Iroquois, non seulement d'une quinzaine de jeunes Français, mais aussi de 40 guerriers hurons et algonquins, il a été proprement effacé.

Ce dernier oubli, cependant, a sa propre histoire. Il remonte aux articles et aux activités commémoratives de la revue *L'Action française*, qui ont totalement renouvelé le discours public sur Dollard de 1918 à 1928 et ont cristallisé une image négative de l'Amérindien que le déroulement de cette bataille n'autorisait pourtant pas.

Parallèlement au récit historiographique connu, *L'Action française* et l'abbé Lionel Groulx, son collaborateur le plus en vue, ont en effet élaboré une version hautement figurative de l'exploit du Long-Sault. Dans cette réécriture épurée, ils ont systématiquement dénigré l'ensemble des combattants amérindiens, ennemis comme alliés des Français. En sautant du récit savant au discours commémoratif, ils ont ainsi composé des Amérindiens une figure caricaturale et repoussante, dont la fonction était évidemment de mettre en valeur celle des héros

---

1. Albert LOZEAU, «À Dollard et ses compagnons», *L'Action française*, vol. II, n° 4, avril 1918, p. 145.

2. «C'est la fête de Dollard... et du dollar!», cahier publicitaire des magasins Jean Coutu, mai 1993.

et, par ricochet, de la nationalité canadienne-française. Seuls quelques guerriers restés aux côtés de Dollard, surtout le Huron Annaotaha, ont mérité un peu d'indulgence. Même s'ils se sont battus plusieurs jours aux côtés des Français et ont ainsi contribué, s'il faut en croire la légende, à décourager les Iroquois d'attaquer Ville-Marie, tous les autres ont été expulsés de la mémoire.

### La bataille du Long-Sault dans l'historiographie

Pour situer la place de *L'Action française* dans l'élaboration du souvenir de Dollard, il faut comprendre au préalable l'évolution du récit savant sur la bataille du Long-Sault. Cette dernière est survenue en mai 1660 sur la rivière des Outaouais. Elle a mis aux prises Dollard et seize autres jeunes Français de Ville-Marie qui, en compagnie d'une quarantaine de Hurons dirigés par Annaotaha et de quatre Algonquins commandés par Mittiwemeg, se sont trouvés assiégés par une troupe de 500 à 700 Iroquois durant une longue semaine. Vers la fin du siège, la majorité des Hurons décidèrent de quitter Annaotaha et Dollard pour se réfugier chez les assaillants. Les Iroquois emportèrent la position et presque tous les Français périrent, ainsi que les quelques Hurons et Algonquins restés à leurs côtés. Après la bataille, les assaillants se dispersèrent dans leurs villages. La nouvelle de l'événement parvint en Nouvelle-France grâce à quelques Hurons qui avaient échappé aux Iroquois.

La mémoire de Dollard a été l'objet de virulentes polémiques. La principale, qui a été soulevée dès les années 1930, a porté sur les intentions du héros et l'effet immédiat de la bataille: Dollard était-il parti à la rencontre des Iroquois pour empêcher une invasion ou pour voler leurs fourrures alors qu'ils revenaient de leur chasse d'hiver? A-t-il sauvé la Nouvelle-France d'une invasion mortelle en décourageant les Iroquois par sa résistance? Pouvait-il, dès lors, servir de modèle héroïque? Chaque détail de l'affaire a été passé au crible de la critique historiographique, qui nous a laissé ainsi un corpus imposant.

Ce dernier comprend d'abord ce que l'on convient d'appeler les *sources*, qui datent toutes de 1660: un mémoire du père Chaumonot, incorporé à la correspondance de Marie de l'Incarnation et fondé sur le témoignage d'un Huron qui a participé à la bataille; les *Relations des jésuites* de 1659-1660, où sont consignés d'autres témoignages de Hurons; quelques lignes et mentions dans le *Journal des jésuites*, dans la correspondance officielle et dans celle de Marie de l'Incarnation, dans les archives judiciaires de Montréal et dans un rapport hollandais, ainsi qu'un court récit de Radisson, qui a vu le lieu de la bataille quelque temps après<sup>3</sup>.

3. Toutes les sources documentaires, auxquelles on a ajouté le récit de Dollier de Casson, ont été publiées et analysées dans un ouvrage d'Adrien POULIOT et de Silvio DUMAS, *L'exploit du Long-Sault. Les témoignages des contemporains*, Québec, Société historique de Québec, coll. «Cahiers d'histoire», n° 12, 1960, 138 p.

Entre 1660 et 1860, l'historiographie est pratiquement muette sur l'événement: on retrouve quelques paragraphes chez Vachon de Belmont (1680), quelques mots chez Charlevoix (1744), une phrase chez Bibaud (1841), une page chez Garneau.

En 1861, l'abbé Ferland, s'inspirant d'un chapitre de l'*Histoire du Montréal*, manuscrit rédigé en 1671 par le sulpicien Dollier de Casson mais resté inconnu jusqu'en 1845, fait un récit circonstancié de la bataille dans son *Cours d'histoire du Canada*. Il est imité en 1864 par l'abbé Casgrain et en 1865 par l'abbé Faillon<sup>4</sup>. À partir de là, les historiens canadiens font régulièrement écho à l'affaire du Long-Sault.

Il faut noter ici qu'entre les sources immédiates, c'est-à-dire les rapports des contemporains de l'événement, et la première élaboration du récit du Long-Sault, celle de Dollier de Casson, un large fossé se creuse sur l'appréciation du rôle des Hurons dans la bataille. Dans les deux descriptions les plus circonstanciées, celles de Chaumonot et des *Relations*, le comportement des Hurons est à peine qualifié: Chaumonot relève que le goût de la liberté l'a emporté chez ces «timides poules» et l'auteur des *Relations* parle de leur «insigne lâcheté», mais ils n'insistent pas. En fait, personne alors ne songe à attribuer aux Hurons une part dans la défaite de Dollard: on reconnaît implicitement que ceux-ci n'avaient pas de comptes à rendre aux Français.

Le ton change avec Dollier: non seulement insiste-t-il sur la «traîtrise» des Hurons, mais il affirme que c'est sur la foi de leurs renseignements que les Iroquois décident d'en finir avec la troupe de Dollard. Or, c'est ce récit hostile de Dollier qui inspire celui de Faillon, et c'est sur celui de Faillon que s'appuiera la propagande de l'abbé Groulx et de *L'Action française* sur Dollard<sup>5</sup>. Cette filiation a son importance, car c'est à travers elle que se cristallise l'appréciation du rôle des Amérindiens des deux camps au Long-Sault.

Jusqu'au moment où paraît *L'Action française*, la version du sacrifice volontaire de Dollard soulève peu d'objections. Il faudra attendre jusqu'en 1932 pour que l'historien E. R. Adair attaque de front la mémoire du héros en déclarant que Dollard était parti insuffisamment préparé au combat dans un but égoïste, que sa défaite aurait affaibli et non sauvé la colonie, et que son rôle de sauveur relevait

4. J.-B.-A. FERLAND, *Cours d'histoire du Canada*, t. I, Québec, N.S. Hardy, 2<sup>e</sup> édition, 1882, p. 455-462; H.-R. CASGRAIN, *Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France, précédée d'une esquisse sur l'histoire religieuse des premiers temps de cette colonie*, Québec, Desbarats, 1864, p. 55-67; É.-M. FAILLON, *Histoire de la colonie française en Canada*, t. II, Villemarie [Montréal, 1985], p. 395-420.

5. Lors du premier pèlerinage organisé par *L'Action française* à Carillon, le 24 mai 1918, c'est le texte de Faillon que Groulx lit à la foule (Napoléon TELLIER, «La journée de Dollard», *Almanach de la langue française*, Montréal, 1919, p. 49). Quelques mois plus tard, *L'Action française* publiera le même récit en plaquette bon marché.

du «mythe historique». La réplique est immédiatement donnée par Lionel Groulx et Gustave Lanctôt<sup>6</sup>.

Cette polémique marque un tournant dans le traitement de la bataille du Long-Sault. Auparavant, le récit de Dollard était encadré par des référents religieux où intervenaient le pacte devant Dieu, le sacrifice, la providence. La critique d'Adair contribue à ramener l'historiographie à une évaluation plus nuancée des motifs et des résultats de l'action des jeunes héros, sans toutefois réévaluer la participation des Amérindiens.

L'«affaire Dollard» revient à l'avant-scène en 1960, avec le tricentenaire de la bataille du Long-Sault. La polémique reprend sur le thème des motifs et des résultats de l'expédition, mais surtout sur la valeur de Dollard comme symbole de résistance nationale: certains proposent en effet un modèle de remplacement, les patriotes de 1837-1838, Jean-Olivier Chénier servant de figure de proue<sup>7</sup>.

Dès les années 1950, en fait, l'étoile de Dollard avait commencé à baisser, ce dont témoigne entre autres un opuscule écrit par l'abbé Groulx en 1960<sup>8</sup>. La célébration du tricentenaire de la bataille marquera à la fois l'apothéose et la chute de Dollard qui, contrairement à d'autres héros de la Nouvelle-France (Cartier et Champlain, par exemple), ne franchira pas le fossé mémoriel creusé entre le Québec «traditionnel» et le Québec «moderne» par la Révolution tranquille.

Les derniers historiens à s'intéresser à Dollard, André Vachon, John A. Dickinson et le père Lucien Campeau, ont aussi réexaminé le témoignage et le rôle des Amérindiens dans la bataille<sup>9</sup>. C'est Dickinson qui a donné la réinterprétation la plus radicale de la question en suggérant que la bataille du

6. E. R. ADAIR, «A Re-interpretation of Dollard's Exploit», *Canadian Historical Review*, vol. XIII, (1932), p. 121-138; Gustave LANCTÔT, «Was Dollard the Saviour of New France?», *Canadian Historical Review*, vol. XIII, 1932, p. 138-146; Lionel GROULX, «Le Dossier de Dollard. La valeur des sources, la grandeur du dessein, la grandeur du résultat», *Le Devoir*, Montréal, 7 et 11 mai 1932.

7. Pour un solide aperçu de l'évolution du personnage de Dollard dans l'historiographie et la commémoration, voir l'article de Fernande ROY, «Une mise en scène de l'histoire. La fondation de Montréal à travers les siècles», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XLVI, n° 1, été 1992, p. 7-36.

8. *Dollard est-il un mythe?*, Montréal et Paris, Fides, 1960, 60 p.

9. André VACHON, «Valeur de la source huronne», *Revue de l'Université Laval*, vol. XVIII, n° 6, février 1964, p. 495-515; *idem*, «Dollard des Ormeaux», *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. I, Toronto et Québec, 1966, p. 274-283; John A. DICKINSON, «Annaotaha et Dollard vus de l'autre côté de la palissade», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XXXV, n° 2, septembre 1981, p. 163-178; Lucien Campeau, *Gannentaha. Première mission iroquoise (1653-1665)*, Montréal, Bellarmin, coll. «Cahiers d'histoire des jésuites, n° 6, 1983, p. 53-67. En dehors de l'historiographie, le récit du Long-Sault suscite également des interprétations nouvelles. C'est notamment le cas de l'ethnohistorien Bruce G. TRIGGER, qui traite de la question dans *Les Indiens, la fourrure et les Blancs. Français et Amérindiens en Amérique du Nord*, Montréal et Paris, Boréal et Seuil, 1990, p. 385-388, ainsi que de Jacques CHEVALIER dans «Myth and Ideology in "Traditional" French Canada: Dollard, the Martyred Warrior», *Anthropologica*, vol. XXI, n° 2, 1979, p. 143-175.

Long-Sault était d'abord une bataille entre nations amérindiennes, où Dollard se serait maladroitement laissé coincer.

### La bataille du Long-Sault dans la commémoration

Il faut attribuer une place à part, mais déterminante, au récit commémoratif sur Dollard. Ce dernier s'appuie, bien entendu, sur l'historiographie, mais il a son mode argumentaire propre et une résonance beaucoup plus profonde dans la mémoire collective, puisqu'il profite d'une vaste diffusion publique et fait largement appel aux sentiments et aux certitudes établies. L'abbé Groulx, qui le premier a lancé les «pèlerinages historiques» au Long-Sault et ailleurs, visait justement le cœur. «On aura beau faire, écrit-il, les devoirs difficiles chez un peuple, et même les plus précis, ont besoin de s'appuyer sur la puissance de l'émotion<sup>10</sup>.»

L'idée de commémorer la bataille du Long-Sault a été attribuée à l'abbé Faillon (1865), et remonte donc à l'époque où le récit historiographique de l'événement prend la forme qui s'imposera pendant un siècle. Benjamin Sulte la reprend dans un article de 1891 où il expose sa théorie sur l'emplacement de la bataille et où il propose «que Dollard en bronze revive sous nos yeux» à Carillon<sup>11</sup>, réunissant ainsi les deux principaux ingrédients de la commémoration, soit la symbolisation héroïque de la bataille et sa localisation physique.

On ne dispose d'aucun portrait de Dollard; aussi toutes les figurations connues sont-elles imaginaires. À partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, apparaissent statues, bas-reliefs, gravures, peintures et vitraux réalisés par des artistes de renom. Dans les années 1920, le buste réalisé par Alfred Laliberté sera reproduit en plâtre à des milliers d'exemplaires et offert comme prix d'histoire du Canada dans les écoles<sup>12</sup>.

Le site présumé de la bataille, au village de Carillon, est l'objet d'une attention toute spéciale. On y érige en 1919 un premier monument, point de ralliement de plusieurs pèlerinages patriotiques organisés sous l'égide de *L'Action française*. En 1967, une impressionnante nécropole composée de 18 monuments en béton représentant Dollard, ses compagnons et les nations amérindiennes, est inaugurée tout près.

L'emplacement de la bataille du Long-Sault a longtemps été l'objet de discussions vigoureuses, qui ont couru en parallèle avec la polémique historiographique. La question, abordée par Sulte, sera reprise plusieurs fois avant de faire l'objet d'une floraison d'études de 1960 à 1964. On comprend la

10. «Le pèlerinage Dollard», *L'Action française*, vol. III, n° 4, avril 1919, p. 165.

11. «Le siège du Long-Sault», *Pages d'histoire du Canada*, [Montréal, 1891], p. 273-282.

12. Denis MARTIN, *Portraits des héros de la Nouvelle-France. Images d'un culte historique*, La Salle, Hurtubise HMH, coll. «Cahiers du Québec», 1988, p. 99-103.

tourneur passionnée que prend le débat lorsque l'archéologue Thomas Lee annonce que la bataille a eu lieu en territoire ontarien<sup>13</sup>!

La commémoration proprement dite de Dollard commence en 1910, année du 250<sup>e</sup> anniversaire de la bataille. La vitesse à laquelle le personnage devient un héros est phénoménale. En l'espace de quelques semaines, un comité s'organise, réussit à rassembler 20 000 personnes à la place d'Armes et organise une souscription publique pour l'érection d'un monument à Montréal. Interrompus par la Grande Guerre, tous ces préparatifs aboutissent à l'inauguration, le 24 juin 1920, du monument réalisé par Alfred Laliberté, que l'on peut toujours voir au parc Lafontaine<sup>14</sup>.

Dollard était une figure bien connue en 1910, mais qu'il accède aussi rapidement à la plus haute notoriété signale sans doute un changement de garde dans le panthéon symbolique du nationalisme canadien-français. Quoi qu'il en soit, *L'Action française* et surtout l'abbé Groulx s'occupent, à partir de 1918, d'établir le discours qui renforce cet engouement en lui donnant un objectif précis.

### **L'Amérindien de *L'Action française***

*L'Action française* regroupe un petit noyau d'hommes déterminés, pour reprendre les mots de l'abbé Groulx, à «reconstituer la plénitude de notre vie française», à «retrouver, ressaisir, dans son intégrité, le type ethnique qu'avait laissé ici la France et qu'avaient modelé cent cinquante ans d'histoire<sup>15</sup>». Ses articles font le point sur les nombreux problèmes de l'heure: la Grande Guerre a provoqué une crise sans précédent, à cause de la participation du Canada au conflit européen et s'est accompagnée de bouleversements économiques et sociaux. La société canadienne-française se trouve au milieu d'une tourmente dont l'analyse reste à faire, en plus d'être l'objet d'attaques frontales (c'est l'époque du Règlement XVII en Ontario, qui interdit l'usage du français dans les écoles).

Dès sa création, *L'Action française* entreprend de grandes enquêtes économiques et sociales et se lance à la défense du français et des droits des

13. A. GUINDON, «Le fort du Long-Sault», *L'Action française*, vol. II, n° 6, juin 1918, p. 260-275; Thomas E. LEE, «An Archaeological Examination of a Historic Site Near Hawkesbury, Ontario», *Annual Report of the National Museum of Canada for the Fiscal Year 1951-1952*, Ottawa, Department of Resources and Development, coll. «Bulletin» n° 128, 1953, p. 68-80; Victor MORIN, «L'emplacement du fort de Dollard des Ormeaux», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. VI, n° 1, 1952, p. 3-19.

14. Albert LÉVESQUE, «Les étapes d'une fête nationale», *L'Action française*, vol. XVII, n° 4, avril 1927, p. 243-261.

15. «Notre doctrine», *L'Action française*, vol. V, n° 1, janvier 1921, p. 25.

francophones en général<sup>16</sup>. Elle intègre Dollard des Ormeaux à une stratégie de réarmement moral, en le proposant comme modèle à ses lecteurs: son effigie apparaît en médaillon sur la couverture avec la devise «Jusqu'au bout», et le groupe de *L'Action française* est à l'origine d'une bonne partie des moyens de propagande et des manifestations patriotiques évoqués plus haut.

On ne fait pas mystère des objectifs poursuivis par la mise en vedette de Dollard, bien au contraire:

Dollard mérite une attention particulière. Nulle figure de notre passé n'est comparable à la sienne. Il incarne toutes les chevaleresques attitudes de l'âme française. C'est de plus un héros de chez nous. La survivance de notre race s'appuie sur sa vie et sur sa mort. À notre jeunesse, qu'attirent les attraits de l'égoïsme anglo-saxon et les moeurs déformantes de l'américanisme, on ne saurait présenter plus haut modèle. Nous voulons donc que Dollard demeure constamment sous les yeux de nos jeunes hommes. Nous voudrions que chaque année, le 24 mai, l'on se rendit au Long-Sault, coin de terre d'où s'élèvent pour nous les meilleures leçons d'énergie et de sacrifice<sup>17</sup>.

Dollard personnifie donc les meilleures qualités morales de la nationalité canadienne-française, ou du moins ces aspects que *L'Action française* veut revivifier: le renoncement de soi et l'élévation spirituelle, mobilisés dans la résistance du groupe national contre des menaces toujours plus lourdes.

Comment *L'Action française* traite-t-elle les ennemis et les alliés amérindiens de Dollard? On est tout de suite frappé, à la lecture de la revue, par la rareté des allusions à leur sujet et par la pauvreté de leur teneur. Dans un corpus de plus de 50 articles ou d'extraits substantiels, c'est à peine si l'on en trouve sept ou huit qui mentionnent la présence des Amérindiens dans la bataille, alors que l'historiographie discute de leur rôle par le menu. Et comment les caractérise-t-on?

Les ennemis sont de «fourbes Iroquois», de «sinistres démons» surnoisement venus de loin<sup>18</sup>; des «barbares» poussant des «clameurs sauvages<sup>19</sup>»; des «barbares» encore<sup>20</sup>; des «barbares [...] à face de démons», qui

16. La revue est issue de la *Ligue des droits du français*. Sous l'impulsion de l'abbé Groulx, elle élargira rapidement l'horizon de ses intérêts. Pour une analyse de *L'Action française*, voir l'ouvrage de Susan Mann TROFIMENKOFF, *Action française: French Canadian Nationalism in the Twenties*, Toronto et Buffalo, University of Toronto Press, 1975.

17. Antonio PERRAULT, «Fête Dollard et pèlerinages historiques», *L'Action française*, vol. VI, n° 4, octobre 1921, p. 615.

18. Albert LOZEAU, *loc. cit.*, p. 145.

19. Lionel GROULX, «Le discours de M. l'abbé Groulx au Long-Sault», *L'Action française*, vol. III, n° 6, juin 1919, p. 286.

20. Docteur J. GAUVREAU, «Discours de M. le Dr Gauvreau au Long-Sault», *L'Action française*, vol. III, n° 7, juillet 1919, p. 331.

«avaient décidé d'en finir» avec la colonie «dans un carnage suprême<sup>21</sup>»; de «farouches guerriers», une «horde barbare», de «féroces vainqueurs<sup>22</sup>».

Pour décrire les alliés des Français, le ton est à peine indulgent, et rarement élogieux. L'abbé Groulx parle de «Hurons terrorisés<sup>23</sup>»; le docteur Gauvreau, de «marchandise sauvage» dont Maisonneuve aurait dû «se défier» avant de l'autoriser à rejoindre Dollard<sup>24</sup>; et l'abbé Émile Lambert attribue à Annaotaha, le chef huron qui accompagnait Dollard, ce constat pessimiste: «Tout est bien perdu<sup>25</sup>.» C'est chez le docteur Gauvreau qu'on trouve encore l'appréciation la plus sympathique des alliés de Dollard: Annaotaha, le chef algonquin Mittiwemeg et six Algonquins, «morts au même champ d'honneur [...] méritent au même titre le nom de "sauveurs de la Nouvelle-France"<sup>26</sup>». Quant à Joseph Fortier, il prête un «héroïque dévouement» au chef algonquin<sup>27</sup>.

Dans *L'Action française*, le discours sur l'Amérindien est donc un discours essentiellement allusif, porté sur le stéréotype, où l'épithète de «barbare» est celle qui revient le plus souvent.

La pauvreté du personnage de l'Amérindien tient à plusieurs facteurs. En premier lieu, Dollard est la vedette et, bien sûr, les autres acteurs du récit ne servent qu'à rehausser son prestige. Ensuite, le discours commémoratif, à l'opposé de celui de l'historiographie, ne s'embarrasse pas des détails et de leur analyse. Il est symbolique, pensé en fonction d'une diffusion massive et expéditive, à destination d'un auditoire présumé peu attentif; il puise à même des cadres conceptuels et des schémas interprétatifs déjà connus et admis, et les recycle à des fins d'adhésion et d'action. Enfin, dans le discours de *L'Action française*, l'ennemi véritable n'est pas l'Amérindien, mais la «barbarie» qu'il symbolise. On le voit tout de suite dans le poème d'Albert Lozeau cité en exergue: les démons d'hier sont morts, «mais non la barbarie», c'est-à-dire les démons d'aujourd'hui. L'Amérindien de *L'Action française* est l'archétype des ennemis actuels du Canada français, lesquels sont désignés dans chaque page de la revue.

Et quels sont ces ennemis? L'abbé Groulx les énumère dans un article-programme qu'il écrit, justement, pour marquer l'inauguration du monument Dollard au parc Lafontaine de Montréal. Dans ce qu'il appelle «l'ordre social», c'est le féminisme, le «théâtre de bas étage», le cinéma «démoralisateur», l'organisation du travail qui dépeuple le foyer des parents, mais surtout de

21. Joyberte SOULANGES, «Le pèlerinage de Jacques», *L'Action française*, vol. III, n° 11, novembre 1919, p. 510.

22. Joseph FORTIER, «Les petits Dollards», *L'Action française*, vol. X, n° 1, juillet 1923, p. 18-19.

23. «Le discours de M. l'abbé Groulx au Long-Sault», p. 286.

24. «Discours de M. le Dr Gauvreau au Long-Sault», p. 331.

25. Abbé Émile LAMBERT, «Nos devoirs de Français», *L'Action française*, vol. XIX, n° 6, juin 1928, p. 382.

26. «Discours de M. le Dr Gauvreau au Long-Sault», p. 233.

27. «Les petits Dollards», p. 20.

l'épouse, et l'activité ouvrière dominée par les syndicats étrangers et socialistes. Dans «l'ordre économique», c'est l'industrialisation accélérée du Québec aux mains du capital étranger, phénomène qui se traduit par une dilapidation des richesses du pays au profit d'intérêts extérieurs, le «dépeuplement des campagnes», l'«invasion progressive de la main-d'œuvre cosmopolite», «l'oppression avilissante d'un or anonyme hostile le plus souvent à notre idéal et à nos institutions». Dans «l'ordre national», enfin, c'est le fait que «la majorité du peuple canadien-français [est] constitué à l'état de minorité» à cause de l'émigration et de la dispersion<sup>28</sup>.

En 1920, l'abbé Groulx et son groupe voient donc une répétition de l'histoire, ou du moins une adéquation rétrospective entre la situation désespérée de la Nouvelle-France des temps héroïques et celle du Québec contemporain. La menace qui pesait aux débuts de la colonie revit sous leurs yeux, à une sérieuse exception près: la fibre morale qui ne manquait pas dans le Montréal de 1660 fait cruellement défaut dans celui, corrompu, de 1920. D'où l'importance du souvenir de Dollard, de le répéter inlassablement, de le marteler à coups de pèlerinages, de cérémonies, de créations artistiques, de bustes et de roses à la boutonnière, d'une journée qui lui soit consacrée chaque année.

Les Amérindiens de *L'Action française* ont cette particularité de se répartir en trois camps: ce sont le plus souvent des ennemis extérieurs, mais il leur arrive aussi d'être des ennemis du dedans, et beaucoup plus rarement des alliés indéfectibles.

Pour désigner les premiers, représentés par les Iroquois, le terme qui revient le plus souvent est, comme on l'a vu, celui de «barbares». Bien sûr, le mot est puisé par les rédacteurs de *L'Action française*, qui connaissaient bien leurs sources, aux chroniques de 1660, et surtout au récit de Faillon. Mais au sens classique, le barbare, c'est d'abord l'Autre, l'étranger, celui qui ne parle pas notre langue, qui la balbutie; c'est par définition un non-civilisé. Vers 1650, à l'époque où toutes les chroniques (*Relations des jésuites*, etc.) désignent ainsi les Iroquois, le mot prend le sens supplémentaire que nous lui connaissons aujourd'hui, celui d'un être rude et cruel. Au pluriel, il représente la horde des envahisseurs<sup>29</sup>. Mieux que tout autre mot, à cause de la charge sémantique qu'il a prise, la barbarie désigne ainsi le péril extérieur. Pour *L'Action française*, qui transpose le passé en présent, la barbarie, c'est le monde anglo-saxon qui exerce sa pression *du dehors* (il est d'ailleurs cantonné de l'autre côté de la rivière des Outaouais, face au monument de Dollard à Carillon, comme on ne se prive pas de le faire remarquer

---

28 . «Méditation patriotique», *Le Devoir*, 24 juin 1920, p.1

29 . *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1992, p. 179-180.

à l'occasion<sup>30</sup>). Mais c'est également le «cosmopolitisme», c'est-à-dire, dans les mots de 1920, les immigrants, ces *étrangers* innombrables qui dissolvent notre intégrité *du dedans*. C'est en ce sens que les Hurons de 1660 personnifient le danger interne: malgré leur alliance traditionnelle avec les Français, ils sont encore une «marchandise sauvage», capable de trahir à la première occasion<sup>31</sup>.

Même Annaotaha, qui est pourtant resté fidèle à Dollard jusqu'à la mort, se fait reprocher le défaitisme de son «Tout est bien perdu<sup>32</sup>».

## L'Amérindien miroir et repoussoir

L'Amérindien de *L'Action française* est à la fois un miroir identitaire et une figure structurante qui valide tous nos rapports actuels avec les Amérindiens réels. Gilles Thérien remarquait, à propos de l'«Indien imaginaire» de la littérature, qu'il «est devenu le miroir de la névrose québécoise<sup>33</sup>». N'est-ce pas ce phénomène qu'on remarque dans *L'Action française*, où l'Iroquois symbolise tous les périls extérieurs et où le Huron est le porteur des faiblesses internes, du défaitisme, de la tentation même de trahir contre une vague promesse de sécurité?

La résonance des mots d'ordre commémoratifs sur Dollard (cérémonies de présentation du buste du héros, pèlerinages, «veilles d'armes», remplacement de la fête de la Reine par celle de Dollard), malgré la relative marginalité de *L'Action française*, confirme l'idée que les acteurs amérindiens de la bataille du Long-Sault permettaient, non seulement de mettre en scène un conflit semblable à celui que présentait l'actualité de 1920, mais aussi de décomposer les motivations contradictoires de l'âme québécoise (les Hurons symbolisant la trahison, Annaotaha

30. Par exemple, Napoléon Tellier, dans son article sur le premier pèlerinage de Carillon. Devant le village, «l'eau coule rageuse comme jadis; elle ne porte plus le Sauvage perfide, mais à l'horizon d'où il surgit autrefois dans son canot, un drapeau claquant au vent indique, au détour de la vallée, les limites de la frontière ontarienne: "Vous êtes réunis pour commémorer une terrible lutte, semble murmurer l'onde, soyez résolu, soyez persévérants: l'Iroquois n'est plus, mais la bataille continue!"» Napoléon TELLIER, *loc. cit.*, p. 47.

31. Les débats actuels sur l'avenir de la langue française au Québec et au Canada sont articulés sur des prémisses semblables. Il y a une filiation directe entre les «démons» de *L'Action française* et ceux du nationalisme moderne.

32. Les paroles du chef huron viennent à la fin d'une harangue rapportée par le père Chaumonot. Annaotaha reproche amèrement aux Français d'avoir fait échouer toute conciliation avec les Iroquois par une fusillade intempestive et de s'être ainsi eux-mêmes précipités dans l'impasse: «Ah! camarades vous avez tout gâté, encore deviez-vous attendre le résultat du conseil de nos ennemis. Que savons-nous s'ils ne demanderont point à composer, et s'ils ne nous accorderont point de nous séparer les uns des autres sans acte d'hostilité, comme il est souvent arrivé en de semblables rencontres? Mais à présent que vous les avez aigris, ils vont se ruer sur nous d'une telle rage que *sans doute nous sommes perdus*.» (POULIOT et DUMAS, *op. cit.*, p. 29) L'Amérindien du discours appartient à une lecture tellement déformée de l'événement qu'elle contredit une des versions les plus précises de la bataille.

33. «L'Indien imaginaire: une hypothèse», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XVII, n° 3, 1987, p. 21.

exprimant le défaitisme, les Algonquins représentant le même esprit de résistance jusqu'au-boutiste que les Français) et de tracer le chemin à suivre pour traverser avec succès une crise identitaire aiguë.

Les Hurons, les Algonquins et les Iroquois de *L'Action française* participent ainsi d'un discours social sur l'Amérindien qui confirme tout ce qu'on dit de lui non seulement dans le récit du Long-Sault, mais dans tous les récits où on lui donne un rôle, sur sa sournoiserie, sa cruauté, sa trahison, ou au contraire sur sa bravoure, selon le camp qu'il choisit. L'Amérindien de *L'Action française*, en ce sens, n'offre aucune originalité, mais atteste par des images fortes ce qu'on prétend en connaître.

Le statut et les méthodes du discours commémoratif posent un intrigant problème. Ce discours diffère sensiblement de celui de l'historiographie, car il schématise à l'extrême des situations complexes et fixe pour longtemps des images simplistes. Son réductionnisme devrait être embarrassant pour l'historiographie, dans la mesure où c'est chez elle que la commémoration tire sa légitimité première. Dans le cas de la commémoration de Dollard à *L'Action française*, on voit comment toute l'attention portée sur le héros rejette dans l'ombre ces autres acteurs — et non les moindres! — que sont les Amérindiens. En faisant de Dollard un intouchable dans l'imaginaire national, *L'Action française* et l'abbé Groulx ont désorienté pendant longtemps la recherche sur la participation des autochtones aux guerres... autochtones<sup>34</sup>.

La réévaluation du rôle de Dollard dans une perspective qui donne aux Amérindiens un rôle autonome n'est pas si récente qu'on serait porté à le croire. Elle est entreprise par Léo-Paul Desrosiers, qui publie dès 1945 un article charnière où il situe l'«affaire Dollard» dans le contexte des guerres iroquoises. Mais Desrosiers fera longtemps cavalier seul, dans une démarche difficile, avoue-t-il, parce qu'elle doit échapper aux considérations «sectaires» et «raciales» qui entachent le débat sur la bataille depuis les années 1930<sup>35</sup>. C'est ainsi que

34. Aussi étonnant que cela paraisse, l'Amérindien façonné par le Groulx propagandiste a réussi à obscurcir le jugement du Groulx historien. Dans une évaluation de la valeur des sources sur la bataille du Long-Sault, l'abbé Groulx a en effet récusé les récits du père Chaumonot et des jésuites, prétextant qu'ils étaient fondés «sur des témoignages de Hurons qui appartenaient vraisemblablement au groupe des déserteurs. Ces Hurons n'avaient pas intérêt à se donner le mauvais rôle. Et l'on sait quelles difficultés éprouvaient ces pauvres sauvages à s'exprimer exactement». *Dollard est-il un mythe?*, p. 15.

35. «Dollard Des Ormeaux dans les textes», *Cahiers des Dix*, vol. X, 1945, p. 41-85. Dans «Il y a trois cents ans», article des *Cahiers des Dix* lui aussi consacré à Dollard (vol. XXV, 1960, p. 85-101), DESROSIERS met en cause la justesse du jugement de Dollard à attaquer les Iroquois sur l'Outaouais, tout en signalant la difficulté qu'il y a, pour un historien, à ramer contre le courant commémoratif. «Encore une fois, ce n'est pas sans un malaise profond qu'un historien esquisse et défend des hypothèses. Non seulement, il manque de documents nets pour les étayer, mais, en plus, il avance contre les documents français qui présentent une version ferme et cohérente.» (p. 90).

l'historiographie de nos rapports avec les Amérindiens a longtemps été écrite à sens unique, dans un sens défavorable à ces derniers, au détriment de nos relations présentes et réelles avec eux, parce qu'elle n'arrivait pas à se dégager de monstres héroïques comme ce Dollard que, paradoxalement, elle a contribué à engendrer.